L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 16 SEPTEMBRE 1888.

Le Père Jan.

Nous nous étions proposé de rendre visite hier au magasin de MM. Lafargue et Brierre, afin d'y voir la statue du Père Jan, le curé que St. Martinville perdait il y a environ treize mois, après l'avoir possédé comme curé durant plus de quarante années. Cette visite nous a malheureusement été impossible ; nous espérons en trouver le temps demain.

Nous pourrons alors parler à nos lecteurs de cette statue, que l'amour de ses paroissiens a voulu élever à un prêtre modèle, qu'il nous a été donné de compter parmi nos amis et qui fut l'une des individualités les plus pures, les plus nobles, les plus énergiques et les plus douces aussi que nous avons connues.

St-Martinville et les Attakapas tout entiers, on peut en être certain, attendent impatiemment cette œuvre, dont leur affection et leur piété ont eu la touchante idée ; et ce sera pour tous les habitants de la région du Tèche, une solennelle et émouvante journée que celle où sera inaugurée la statue du pasteur aimé, pour lequel nous avons essayé de rendre ici un juste hommage, quand, l'an dernier, presqu'à pareille époque, nous arrivait la nouvelle de sa mort. Nouvelle rendue plus douloureuse encore par ce fait que le bon curé-martyr chrétien jusqu'aux moelles—qui avait tant et tant secouru au cours de son long ministère était mort dans son presbytère, seul, car il avait exigé qu'il en fut ainsi cette nuit là.

Il ne prévoyait point qu'elle serait la dernière pour lui ; il lui semblait que le mieux commençait, et, prévenant jusqu'à la fin, il avait voulu un peu de repos pour ceux dont les soins dévoués, ingénieux, entouraient son chevet si tendre hier.

Oui, Père Jan, comme on l'appelait, pensait qu'il allait à la convalescence, et cependant la mort était là ; quelques instants encore, et tout serait fini ; sa belle âme se serait envolée.

Quand il sentit cette fin venir, il est probable qu'il appela vainement ; qu'il poussa cette plainte qui ne peut être entendue, qui se perdit sous la voûte de ce presbytère, vide par sa volonté.

Le deuil fut profond, il dure encore. Les résidants de St. Martinville, de la paroisse entière en témoignaient, le mois dernier, quand ils faisaient célébrer par un service solennel la mort de leur cher père spirituel ; PÈRE JAN.

Concert-Promenade.

Malgré le manque de temps, depuis quelques semaines, joint à un zèle trop de persévérance, le rôle de facteur, le Comité-Promenade organisé par les Commissaires de la place Washington, MM. John Lafaye, David Hughes, Jos. H. Hincks, a été une réussite. Il faut le dire, ces messieurs avaient fort bien fait les choses ; le soir, il était brillamment illuminé, on lui avait improvisé une charmante toilette, et sur une estrade, élevée pour la circonstance, se tenait l'orchestre militaire des Continental Guards, un corps d'instrumentistes qui compte parmi les plus sérieux.

Les visiteurs étaient en nombre, puisqu'à la dernière heure ils sont rendus sur le coquet square pour applaudir un programme exécuté avec beaucoup d'entrain. La recette, assurément, est flattée aux auditoires que demande la Place Washington ; nous aimons à penser que le nombre en a été satisfaisant. C'est un commencement.

Commencement, disons-nous, car nous espérons bien que les Commissaires, dont il faut louer le zèle, l'activité, ne se tiendront point là. Rien ne est donné ; ils voudront profiter des nuits d'automne, et donner encore quelques soirées musicales du même genre, afin de pouvoir arriver à leur but : c'est à dire réaliser une somme qui leur permette d'ouvrir, entretenir un lieu de promenade très recherché et qui mérite de l'être. C'est là un rendez-vous fort connu des familles et des plaisirs de ceux à qui l'argent manque aussi.

Industrie sucrière.

Nous croyons devoir reproduire la lettre ci-après, adressée par M. P. Horsin-Déon à M. F. J. Robaux. Elle traite d'une culture d'une importance immense pour la Louisiane et nous avons pensé qu'elle offrirait un intérêt sérieux à grand nombre de nos lecteurs. Cette lettre est d'un homme de science, d'un spécialiste, moins que par nous la valeur en sera appréciée par tous ceux qui s'occupent ici directement ou indirectement de la culture de la canne, de l'industrie sucrière.

Monsieur F. J. Robaux,

Vous me demandez, mon cher ami, les progrès que j'ai pu constater à l'Exposition de Paris pour lutter avec avantage avec la concurrence étrangère, et vous me demandez aussi en toute franchise ce que nous pouvons faire, nous, Français. Voulez-vous, c'est pour

Progrès comparés entre la sucrerie de canne et la sucrerie de betterave.

L'industrie de canne est sortie non avant la sucrerie de betterave. Elle a pu profiter de la seconde avec les progrès de cette betterave en 1825 se travaillant comme le roseau ; mais par une singulière anomalie, Mais tandis que les sucreries de betterave peuvent tout de suite se mettre à la hauteur des matières administrées, les sucreries de canne, faute de pouvoir de suite avoir les capitaux nécessaires, ne peuvent que se mettre au niveau, et ne conservent à peine suffisamment d'avance. Aussi cette fabrication, si intéressante, si difficile, si pleine de ressources, si pleine de difficultés, pour les pays froids quoique vient à manquer de chaleur.

Du même coup, la sucrerie de betterave est facile à diriger, et, par conséquent, il est difficile à diriger. Du moins, il faut de vie commune, industrielle, qui est sous l'influence des chaudières, qui ne peut jamais se mettre à l'abri de toute protection. Ce qui fait que les Européens sont sont par conséquent, les plus exposés à la concurrence du sucre de betterave et entièrement contre une dans ces quelques années, ainsi que nous.

La fabrication du sucre de canne se facile une dans les pays chauds et restée stationnaire ou à peu près.

La fabrication du sucre de betterave qui se relève au début enfermée de tant de difficultés de la part de la culture, qui change de direction, à l'usine à double raffinage, des hommes de génie, qui font tant rapidement progresser un point de départ si peu intéressant, qui, dans des conditions si différentes matérielle paraissait être étroitement soudée.

Comment a-t-on pu, en quelque sorte, faire de cette industrie, qui, en Europe, n'est pas, en Europe, qu'une industrie, qui, en Europe, n'est pas, en Europe, qu'une industrie, qui, en Europe, n'est pas, en Europe, qu'une